

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Marguerite BLAIS, *La culture sourde : quêtes identitaires au coeur de la communication*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2006, 316 p. (Sociologie au coin de la rue.)

par François Bergeron

Recherches sociographiques, vol. 48, n° 3, 2007, p. 236-238.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/018036ar>

DOI: 10.7202/018036ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

document est que, selon la grande majorité des indicateurs retenus, le taux de pauvreté global aurait diminué au Québec au cours des dernières années.

Par ailleurs, la présentation en tableaux chiffrés d'un grand nombre d'indicateurs rend la lecture du document assez difficile. On peut ainsi déplorer l'absence de graphiques présentant l'évolution temporelle des principaux indicateurs ainsi que les courbes de Lorenz, ce qui aurait facilité de beaucoup l'analyse des tableaux. En outre, certains indicateurs peuvent porter à confusion. Ainsi, lorsqu'on présente les résultats d'après les seuils de Sarlo du *Fraser Institute* selon lequel le taux de pauvreté global au Québec était de 4,1 % en 2002 (voir p. 75), il nous semblerait essentiel à tout le moins de souligner qu'il s'agit d'un indicateur de pauvreté très sévère. Sans quoi, le lecteur non averti pourrait en conclure qu'il n'existe à peu près pas de pauvreté au Québec (c'est d'ailleurs la conclusion de Sarlo !) et que les programmes sociaux accomplissent parfaitement bien leur travail ou sont même trop généreux. Enfin, nous sommes quelque peu déçu que les auteurs du document ne se soient pas inspirés des travaux novateurs de Jean-Yves DUCLOS et Abdelkrim ARAAR (*Poverty and Equity*, 2006) qui présentent une approche statistique unifiée et rigoureuse des mesures de pauvreté, d'équité horizontale et d'équité verticale et qui pourraient aisément s'appliquer au cas du Québec. Ces auteurs ont d'ailleurs développé un logiciel (DAD) qui en facilite grandement l'utilisation. Mais ne soyons pas trop critique. Ce document est une contribution essentielle à l'étude de la pauvreté au Québec. Il importe qu'il soit mis à jour régulièrement et qu'il offre des outils de mesure permettant de toujours mieux appréhender ces questions capitales pour notre société.

Bernard FORTIN

Département d'économique,
Université Laval.

Marguerite BLAIS, *La culture sourde : quêtes identitaires au cœur de la communication*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2006, 316 p. (Sociologie au coin de la rue.)

La place des personnes vivant avec des limitations fonctionnelles au sein de la société est encore aujourd'hui l'objet de profondes et émotives remises en question, tant sur le plan personnel que sociétal. La surdité, plus spécifiquement, est source d'une polarisation entre deux visions qui s'opposent depuis très longtemps, soit d'une part les oralistes, partisans de la nécessité de donner à la personne sourde l'accès au langage oral afin de soutenir sa participation au sein de la société majoritairement entendante, et, d'autre part, les Sourds, défenseurs de la communication gestuelle et du besoin intrinsèque à chaque individu de s'identifier à une communauté qui lui est propre. Or, la recherche en santé poursuit depuis toujours un même but ultime : mettre un terme aux maladies qui affectent l'être humain. Les programmes de vaccination, les médications, les techniques chirurgicales, les prothèses auditives et autres aides de suppléance s'inscrivent dans cette démarche d'atténuer, voire d'éliminer, les potentielles situations de handicap liées à la surdité

et, partant, favoriser la participation au sein de la société entendante. Cette vision se retrouve ainsi en opposition directe avec celle de la communauté Sourde. Plus, au cours des dernières années, la diffusion des implants cochléaires a attisé le débat. Suivant ce mouvement, Marguerite Blais propose une réflexion sur l'identité de la personne sourde contemporaine au centre de cette dualité.

Inspirée de modèles théoriques, Blais dégage trois dynamiques de parcours de vie selon le niveau d'intégration au sein de la société entendante d'un groupe restreint de personnes sourdes hautement scolarisées : l'absence d'appartenance à l'une ou l'autre communauté (*l'entre-deux*), la mouvance entre les deux communautés (*l'oscillation culturelle*) et l'appartenance entière à la communauté Sourde (*l'intégration en tant que Sourde*). Ce constat remet en question la structure actuelle, du parent au milieu de travail en passant par le réseau de l'éducation, qui, selon l'auteure, vise l'intégration de la personne sourde à la communauté entendante. Elle propose en alternative une perspective de la surdité dégagée du concept de la déficience organique dont l'essence est d'abord linguistique, puis culturelle, d'où émerge une communauté de Signeurs, comparable à toute autre communauté basée sur la langue, qu'elle soit française, anglaise, allemande ou espagnole. De ce point de vue, les personnes sourdes ne sont plus des personnes « handicapées » mais des personnes parlant une autre langue, partageant une autre culture parmi la mosaïque multiculturelle de nos sociétés contemporaines.

Le concept de la communauté de Signeurs constitue l'originalité principale de l'essai et il propose une terminologie qui définit la surdité en dehors du cadre traditionnel de la déficience physique, précisant cette perspective depuis longtemps défendue par les membres de la communauté Sourde. En ce sens, il éclaire les requêtes sociétales de la communauté Sourde au regard d'une reconnaissance officielle de la langue signée et, partant, de la culture Sourde. Alors que les propos de l'auteure trouvent écho au sein de la communauté, la lecture de l'essai sous un angle scientifique soulève par contre des réserves quant à la rigueur de l'ouvrage. De fait, malgré l'effort d'objectivité souligné par l'auteure (p. 96), le lecteur est fréquemment confronté à un biais favorable envers la communauté Sourde. Le chapitre cernant la réalité des personnes sourdes (p. 73) est, entre autres, assez éloquent à cet égard ; en aucun cas on y aborde explicitement les limites fonctionnelles imposées par la surdité. Or, un *a priori* neutre est essentiel pour poser un regard critique. L'inconfort du lecteur est augmenté par la sélection non justifiée des modèles théoriques retenus et l'absence d'analyse critique de ces modèles, par la sélection selon un échantillonnage de convenance des quelques personnes interviewées, et par les nombreuses références littéraires qui sont soit issues d'auteurs pro-sourd, soit de sources non scientifiques (p. ex. article du *Devoir*). Plus, le lecteur est confronté à plusieurs inexactitudes telles qu'une confusion entre handicap et déficience (pp. 18, 67, 124 et autres), la présentation du PPH comme une « production du processus du handicap » au lieu d'un « processus de production du handicap » (p. 24), l'utilisation du terme « privatisation » au lieu de « privation » (p. 25), ou la référence à une nomenclature du degré de surdité non conforme à la pratique clinique (p. 88). En bout de ligne, le cumul de ces réserves entache la rigueur du travail et mine la crédibilité de l'analyse.

En somme, l'essai de Blais permet de faire progresser la réflexion sur l'identité de la personne sourde, mais surtout selon une perspective issue de la communauté Sourde. Or, un positionnement plus distant aurait été souhaitable et, surtout, plus actuel. Cette réflexion identitaire ne peut ignorer en effet la pression qui s'exerce sur la communauté Sourde par les personnes qui, grâce à l'implant cochléaire qu'elles ont reçu en bas âge, sont fonctionnelles au sein de la communauté entendante mais restent fondamentalement des personnes sourdes qui, malgré la fermeture de la communauté Sourde, cherchent et réussissent à s'y intégrer et, à terme, formeront une relève qui entraînera non pas une disparition, mais une mutation profonde de cette communauté et, partant, une évolution, voire une révolution, du processus identitaire.

François BERGERON

*Faculté de médecine,
Université Laval.*

Yves HÉBERT, *Une histoire de l'écologie au Québec. Les regards sur la nature des origines à nos jours*, Montréal, Les Éditions GID, 2006, 477 p.

Le livre d'Yves Hébert comble un immense vide : l'histoire des idées et des pratiques écologiques – et peu écologiques – au Québec. En faisant cette histoire, l'auteur touche à plusieurs domaines à la fois : une histoire des idées scientifiques sur la protection de la nature, une histoire de l'environnement du Québec, profondément transformé au cours des siècles, et une histoire de la prise de conscience, qui n'est pas récente, des atteintes à l'environnement de la colonisation jusqu'à la société de consommation de masse. L'auteur tisse, à merveille et avec érudition, les liens entre les trois domaines. Il fait aussi œuvre d'historien des sciences en s'attardant sur l'émergence et l'évolution des idées scientifiques qui visent à comprendre les milieux physiques et biologiques afin de mieux les protéger.

Dans cette histoire environnementale et écologiste du Québec, l'auteur passe en revue une foule d'acteurs qui ont réagi à des situations problématiques. La prise de conscience de la fragilité des milieux ne date pas des cinquante dernières années. Sur un fond commun de croyance en l'abondance des ressources, des voix se sont élevées pour prévenir les contemporains de la fragilité de la nature. Si des actions locales sont prises en vue de la protéger, souvent à des fins utilitaires, comme pour le bien de l'agriculture ou le plaisir des chasseurs et des pêcheurs, au fil du temps, les pouvoirs publics ont dû intervenir pour limiter les impacts des activités humaines sur l'environnement. La société traditionnelle n'a pas été insensible aux dégradations naturelles et, si elle concevait la nature comme régie en grande partie par une main divine, par une écologie providentielle, elle s'est vite rendu compte que les équilibres naturels pouvaient être brisés à jamais et que la décision humaine pouvait les maintenir et les rétablir. Des espèces nourricières, comme la morue, le saumon ou des oiseaux prisés pour leur viande, pouvaient devenir rares. De plus, l'auteur fait observer que ce n'est pas uniquement la survie alimentaire qui a conduit au déclin, voire à la disparition de certaines espèces (la tourte à peu près partout, le saumon